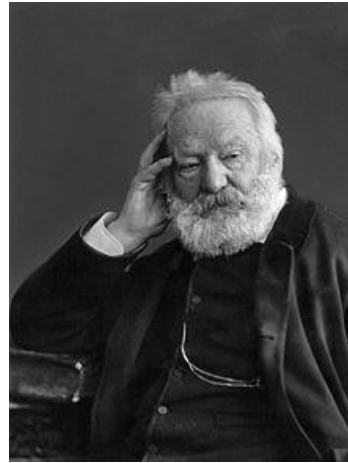


# Série Victor Hugo



Victor-Marie Hugo (1802-1885), est un écrivain, dramaturge, poète, homme politique, académicien et intellectuel engagé français, considéré comme l'un des plus importants écrivains romantiques de langue Française. Hugo occupe une place importante dans l'histoire des lettres françaises.

Victor Hugo passe son enfance à Paris .Dès l'âge de 14 ans il écrit qu'il veut être poète. La mort de sa mère le 27 juin 1821 l'affecte profondément. Il se marie le 12 octobre 1822, et aura cinq enfants : Léopold , Léopoldine, Charles François-Victor et Adèle.

Dès 1827, Hugo connaît la célébrité pour ses pièces de théâtre et ses romans. Il connaît tous les grands auteurs et poètes français de son époque. Hugo accède à l'Académie française en 1841.

Le 4 septembre 1843, Léopoldine meurt tragiquement. L'écrivain est terriblement affecté par cette mort. À partir de cette date et jusqu'à son exil, Victor Hugo ne produira plus rien, ni théâtre, ni roman ni poème. Hugo s'exile à Bruxelles après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon Ier (Il devient l'empereur Napoléon III) du 2 décembre 1851. Il retourne en France en septembre 1870 après la défaite de l'armée française à Sedan et reçoit de la part des Parisiens un accueil triomphal. Il se consacre à l'éducation de ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne.

Le 30 janvier 1876, il est élu sénateur. Il meurt le 22 mai 1885 à Paris.

Série Victor Hugo

# Spectacle rassurant

Tout est lumière, tout est joie,  
L'araignée au pied diligent  
Attache aux tulipes de soie  
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule  
Mire les globes de ses yeux  
Dans l'étang splendide où pullule  
Tout un monde mystérieux !

La rose semble, rajeunie,  
S'accoupler au bouton vermeil ;  
L'oiseau chante plein d'harmonie  
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme  
Qui, toujours visible au cœur pur,  
Fait l'aube, paupière de flamme,  
Pour le ciel, prunelle d'azur !

Sous les bois, où tout bruit s'é moussé,  
Le faon craintif joue en rêvant ;  
Dans les verts écrins de la mousse  
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle  
Comme un joyeux convalescent ;  
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale  
D'où la douceur du ciel descend !

La giroflée avec l'abeille  
Folâtre en baisant le vieux mur ;  
Le chaud sillon gaîment s'éveille,  
Remué par le germe obscur.

Tout vit, et se pose avec grâce,  
Le rayon sur le seuil ouvert,  
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,  
Le ciel bleu sur le coteau vert !

La plaine brille, heureuse et pure ;  
Le bois jase ; l'herbe fleurit. —  
Homme ! ne crains rien ! la nature  
Sait le grand secret, et sourit.

Victor Hugo

Série Victor Hugo

# Ce siècle avait 2 ans

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.  
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,  
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;  
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,  
Abandonné de tous, excepté de sa mère,  
Et que son cou ployé comme un frêle roseau  
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.  
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,  
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,  
C'est moi. -

Je vous dirai peut-être quelque jour  
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,  
Prodigés pour ma vie en naissant condamnée,  
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,  
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas  
Epanchait son amour et ne mesurait pas !

Ô l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie !  
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !  
Table toujours servie au paternel foyer !  
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Victor Hugo

# Jeanne endormie

L'oiseau chante ; je suis au fond des rêveries.

Rose, elle est là qui dort sous les branches fleuries,  
Dans son berceau tremblant comme un nid d'alcyon,  
Douce, les yeux fermés, sans faire attention  
Au glissement de l'ombre et du soleil sur elle.  
Elle est toute petite, elle est surnaturelle.  
Ô suprême beauté de l'enfant innocent !  
Moi je pense, elle rêve ; et sur son front descend  
Un entrelacement de visions sereines ;  
Des femmes de l'azur qu'on prendrait pour des reines,  
Des anges, des lions ayant des airs bénins,  
De pauvres bons géants protégés par des nains,  
Des triomphes de fleurs dans les bois, des trophées  
D'arbres célestes, pleins de la lueur des fées,  
Un nuage où l'éden apparaît à demi,  
Voilà ce qui s'abat sur l'enfant endormi.  
Le berceau des enfants est le palais des songes ;  
Dieu se met à leur faire un tas de doux mensonges ;  
De là leur frais sourire et leur profonde paix.  
Plus d'un dira plus tard : Bon Dieu, tu me trompais.

Mais le bon Dieu répond dans la profondeur sombre :  
- Non. Ton rêve est le ciel. Je t'en ai donné l'ombre.  
Mais ce ciel, tu l'auras. Attends l'autre berceau ;  
La tombe. -

Ainsi je songe. Ô printemps ! Chante, oiseau !

Victor Hugo

# Jeanne était au pain sec

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,  
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,  
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,  
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture  
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,  
Repose le salut de la société,  
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :  
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;  
Je ne me ferai plus griffer par le minet.  
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;  
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.  
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.  
Pas de gouvernement possible. À chaque instant  
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;  
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.  
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,  
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,  
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là  
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.  
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,  
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,  
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,  
Pleins de l'autorité des douces créatures :  
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Victor Hugo

Série Victor Hugo

# Oceano nox

Oh ! combien de marins, combien de capitaines  
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,  
Dans ce morne horizon se sont évanouis ?  
Combien ont disparu, dure et triste fortune ?  
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,  
Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ?

Combien de patrons morts avec leurs équipages ?  
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages  
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !  
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,  
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;  
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !  
Vous roulez à travers les sombres étendues,  
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus  
Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,  
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève  
Ceux qui ne sont pas revenus !

On demande » Où sont-ils ? Sont-ils rois dans quelque île ?  
Nous ont' ils délaissés pour un bord plus fertile ? »  
Puis, votre souvenir même est enseveli.  
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.  
Le temps qui sur toute ombre en verse une plus noire,  
Sur le sombre océan jette le sombre oubli

On s'entretient de vous parfois dans les veillées,  
Maint joyeux cercle, assis sur les ancres rouillées,  
Mêle encore quelque temps vos noms d'ombre couverts,  
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,  
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures  
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.  
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?  
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,  
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,  
Parlent encore de vous en remuant la cendre  
De leur foyer et de leur coeur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,  
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre  
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,  
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,  
Pas même la chanson naïve et monotone  
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?  
O flots ! que vous savez de lugubres histoires !  
Flots profonds redoutés des mères à genoux !  
Vous vous les racontez en montant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir, quand vous venez vers nous...

Victor Hugo

# Fable ou histoire

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,  
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.  
Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.  
Il avait endossé le droit d'être féroce.  
Il se mit à grincer des dents, criant : Je suis  
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits !  
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines  
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,  
Egorgea les passants, dévasta la forêt,  
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.  
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.  
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.  
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :  
Regardez, ma caverne est pleine d'ossements ;  
Devant moi tout recule et frémit, tout émigre,  
Tout tremble ; admirez-moi, voyez, je suis un tigre !  
Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas.  
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,  
Déchira cette peau comme on déchire un linge,  
Mit à nu ce vainqueur, et dit : Tu n'es qu'un singe !

Victor Hugo



Série Victor Hugo

# Regardez : les enfants se sont assis en rond

Regardez : les enfants se sont assis en rond.  
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front  
Qu'on prend pour une soeur aînée ;  
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,  
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus  
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.  
Et son coeur est si pur et si pareil aux leurs,  
Et sa lumière est si choisie,  
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,  
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,  
Se transfigure en poésie !

Toujours elle les suit, veillant et regardant,  
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent  
Leur joie aux plaisirs occupée,  
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,  
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau  
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque, passant près d'eux, un indigent  
Contemple avec envie un beau hochet d'argent  
Que sa faim dévorante admire,  
La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant,  
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,  
Il ne lui faut qu'un doux sourire !

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,  
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux  
Comme des oiseaux sur les grèves,  
Mon coeur gronde et bouillonne, et je sens lentement,  
Couvercle soulevé par un flot écumant,  
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

Victor Hugo

# Je suis des bois l'hôte fidèle

Je suis des bois l'hôte fidèle,  
Le jardinier des sauvageons.  
Quand l'automne vient, l'hirondelle  
Me dit tout bas : Déménageons.

Après frimaire, après nivôse,  
Je vais voir si les bourgeons frais  
N'ont pas besoin de quelque chose  
Et si rien ne manque aux forêts.

Je dis aux ronces : Croissez, vierges !  
Je dis : Embaume ! au serpolet ;  
Je dis aux fleurs bordant les berges :  
Faites avec soin votre ourlet.

Je surveille, entrouvrant la porte,  
Le vent soufflant sur la hauteur ;  
Car tromper sur ce qu'il apporte  
C'est l'usage de ce menteur.

Je viens dès l'aube, en diligence,  
Voir si rien ne fait dévier  
Toutes les mesures d'urgence  
Que prend avril contre janvier.

Tout finit, mais tout recommence,  
Je m'intéresse au procédé  
De rajeunissement immense,  
Vainement par l'ombre éludé.

J'aime la broussaille mouvante,  
Le lierre, le lichen vermeil,  
Toutes les coiffures qu'invente  
Pour les ruines le soleil.

Quand mai fleuri met des panaches  
Aux sombres donjons mécontents,  
Je crie à ces vieilles ganaches :  
Laissez donc faire le printemps !

Victor Hugo

# Demain, dès l'aube

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo

# La lune

Jeanne songeait, sur l'herbe assise, grave et rose ;  
Je m'approchai : — Dis-moi si tu veux quelque chose,  
Jeanne ? — car j'obéis à ces charmants amours,  
Je les guette, et je cherche à comprendre toujours  
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes.  
Jeanne m'a répondu : — Je voudrais voir des bêtes.  
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi.  
— Vois ! Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.  
— Non, les bêtes, c'est gros, me dit-elle.

Leur rêve,

C'est le grand. L'Océan les attire à sa grève,  
Les berçant de son chant rauque, et les captivant  
Par l'ombre, et par la fuite effrayante du vent ;  
Ils aiment l'épouvante, il leur faut le prodige.  
— Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.  
Veux-tu quelque autre chose ? ô Jeanne, on te le doit !  
Parle. — Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt.  
— Ça, dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence.  
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.